

Numéro 28

unineWS

unine

UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL

TEXTOS

SMS pour la science

ADOS

Humour à l'école

PATHOLOGIE

Parole en détresse

**Langage
et communication**



DES ENJEUX DE SOCIÉTÉ

La communication est au cœur du fonctionnement des sociétés humaines. Elle permet à l'individu de se positionner par rapport aux autres et de coordonner ses actions avec autrui. Pourtant, acquérir et maîtriser cette compétence ne va pas toujours de soi. De la petite enfance jusqu'à l'âge adulte, en fonction du lieu ou des circonstances, la donne change continuellement. Quel rapport peut-on dès lors établir entre langage et société ?

C'est précisément l'une des questions que se pose, à l'Université de Neuchâtel, des chercheurs travaillant sur les compétences de communication. Ils tentent d'y répondre en participant à trois projets majeurs financés par le Fonds national suisse (FNS) pour un total de 3,85 millions de francs.

De l'école à la vie professionnelle

Le premier d'entre eux, *IC-You*, analyse l'influence des compétences en communication des adolescents et des jeunes adultes sur leur parcours de vie, depuis l'école jusqu'à leur intégration professionnelle. Sous la direction générale de Simona Pekarek Doehler, vice-rectrice de l'Université de Neuchâtel et professeure de linguistique appliquée, IC-You rassemble des chercheurs des universités de Fribourg et Genève, ainsi que de la HES Arc.

Troubles mentaux et langage

Bien communiquer entre individus sains est déjà une gageure. Mais que faire lorsque des troubles de santé affectent la capacité de livrer un récit ? Marion Fossard, professeure de logopédie, s'intéresse aux dysfonctionnements qu'engendrent certaines perturbations mentales, comme les maladies neuro-dégénératives ou la schizophrénie. Dans le cadre du projet *Discours et théorie de l'esprit* qui débute cet automne, elle entend contribuer au développement de méthodes diagnostiques et thérapeutiques susceptibles d'améliorer le sort des victimes de ces troubles.

SMS pour la science

L'activité langagière inclut aussi les différentes formes de l'expression écrite. Dans le cadre du projet *sms4science*, qui a permis de récolter en Suisse près de 24'000 textos légués à la science, Marie-José Béguelin (chaire de linguistique française) et Simona Pekarek Doehler se sont vu confier l'analyse des messages rédigés en français. L'objectif est de saisir les particularités structurelles associées à ce mode d'expression (graphie, syntaxe, vocabulaire) ainsi que ses dimensions plurilingues (alternance des langues, perméabilité des frontières linguistiques). Les chercheuses nous ont livré leurs premières impressions.





IC-YOU

Projet IC-You

Jeu de mots avec *I see you* (« je te vois »), ce projet s'intitule en anglais Interactional Competences in Institutional Practices: YOUNg People between School and the Workplace. Il observe la manière dont communiquent les jeunes à des étapes clés de leur trajectoire sociale : scolarité obligatoire et post-obligatoire, formation professionnelle, et premiers pas dans la vie active. Profondément interdisciplinaire et impliquant différentes institutions universitaires, la démarche profite de la complémentarité des secteurs impliqués: linguistique appliquée, sciences de l'éducation, psychologie du travail, sociologie et logopédie.

Que ce soit en classe, lors d'entretiens d'embauche, ou durant des séances de thérapie logopédique, les interactions entre les différents protagonistes y sont systématiquement décortiquées. Dans ce numéro, nous citons les opportunités offertes aux élèves de s'exprimer en classe en posant des questions, en donnant leur avis. L'analyse de ces interactions permet de cerner les cultures de communication prévalant au sein des institutions scolaires, et de mettre en évidence leurs rôles dans les trajectoires de vie des jeunes, depuis l'école jusqu'au monde professionnel.

En savoir plus :
www.unine.ch/ic-you

Simona Pekarek Doehler,
vice-rectrice de l'Université de Neuchâtel
et professeure de linguistique appliquée,
assure la coordination du projet IC-You

HUMOUR À L'ÉCOLE : C'EST CLASSE OU ÇA CASSE !

Faire rigoler ses camarades n'est pas forcément synonyme de perturbation. Une blague bien sentie, un bon mot placé par un élève offre parfois à l'enseignant une occasion de relancer la discussion. Mais comment se définit une bonne pratique de l'humour en classe ? C'est ce que cherchent à savoir Cécile Petitjean, post-doctorante au Centre de linguistique appliquée de l'Université de Neuchâtel, en collaboration avec Béatrice Priego-Valverde, maître de conférences au Laboratoire Parole et Langage de l'Université de Provence.

Ils ont entre 13 et 14 ans, garçons et filles d'une classe de français de Suisse romande. Un professeur anime une séance de discussion, filmée pour l'occasion. Mais ce n'est pas tant le sujet du cours qui intrigue Cécile Petitjean et Béatrice Priego-Valverde. Les linguistes s'intéressent aux plaisanteries que lancent les élèves. Son but ? Voir ce que les jeunes recherchent à travers leurs interventions et quels éléments font qu'elles sont acceptées, ou non, par le professeur. Les chercheuses ont également pris en compte des indices visuels (une attitude, grimace ou autre gestuelle qui se veut drôle) pour repérer les séquences humoristiques.

« On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde », affirmait le regretté Pierre Desproges. Et avec son prof ? « Les interventions humoristiques sont validées par l'enseignant du moment qu'elles ont pour finalité de renforcer la cohésion de la classe », observe Cécile Petitjean. Dans le cas présent, il s'agit de maintenir le lien entre le professeur et les élèves, l'humour permettant de générer une forme de connivence. L'enseignant peut ainsi parfois en

profiter pour reprendre le contrôle de son auditoire. « On cite rarement le rôle de l'humour comme une ressource potentielle pour gérer la prise de parole, un thème que nous étudions d'ailleurs dans le projet IC-You. Or, cet aspect ressort de nos observations. »

On ne peut pas pour autant rire de tout. Les vannes et moqueries sont clairement bannies par le maître, car elles impliquent une part d'agressivité vis-à-vis de certains camarades. « L'enseignant adopte alors immédiatement un ton sérieux en ignorant sciemment toute forme de provocation, de cynisme ou des situations où l'humour génère une distanciation par rapport aux termes du débat, énumère la linguiste. Dès que la discussion dérape, le professeur évalue négativement la dynamique humoristique pour orienter les élèves vers ce qu'il considère être la « bonne » manière de faire de l'humour en classe. Cela permet aux élèves de se rendre visibles dans l'interaction, d'y trouver une place et si possible de la garder. »

Chez les élèves, l'art de la répartie est dominé par l'esprit de compétition : on cherche à se démarquer de ses camarades en les faisant rire. Pour les jeunes, seule la dimension ludique prime. « On observe que l'enseignant a une représentation plus coopérative de l'humour, centrée sur la bonne marche des activités de la classe. Les élèves affichent quant à eux une représentation plus compétitive, grâce à laquelle ils vont tenter de gagner une place forte dans l'interaction. Au final, l'enseignant contrôle le jeu de l'humour pour atteindre certains objectifs didactiques, tandis que les élèves sont dans le jeu. »

L'OMNIPRÉSENCE DU « J'SAIS PAS »

Le doctorat de Virginie Degoumois passe au crible les réponses des élèves aux questions du professeur. La jeune linguiste a été frappée par l'omniprésence de l'expression « j'sais pas ». Plus qu'un aveu d'ignorance, elle se présente plutôt comme un tic de langage, un marqueur de pause avant d'apporter une réponse définitive. Chez les 13-14 ans, c'est aussi un signe de résistance à l'approfondissement d'une réflexion. Car devenir explicite apparaît compliqué.

Une élève, à qui l'enseignant demande comment elle envisage le rôle d'une mère, dit qu'elle voudrait bien avoir des enfants, mais que « ce qui est tuant c'est l'image de femme au foyer... ». Le maître tente d'en savoir plus : « Pourquoi c'est tuant ? ». Réponse : « Ben, j'sais pas ! ». Point final.

Cette stratégie d'évitement est propre aux adolescents qui, par nature, ne sont guère prolixes quand ils se sentent observés. Le « j'sais pas » apparaît protecteur contre les moqueries qui surviendraient au cas où l'élève se tromperait. L'expression sert aussi à masquer un moment de distraction. Plutôt que de faire répéter la question, l'élève préfère encore afficher l'ignorance. Et si d'aventure il ose une réponse, celle-ci se fera de manière interrogative, en observant attentivement s'il est ou non dans la bonne voie.



POURQUOI SI PEU DE QUESTIONS ?

Maître-assistante au Centre de linguistique appliquée, Virginie Fasel Lauzon s'intéresse, dans le cadre du projet IC-You, aux questions que posent les élèves en classe. Signes d'un certain esprit d'initiative, ces interventions restent trop rares au goût de la spécialiste.

Que cherchez-vous à mettre en évidence à travers votre étude ?

Ce thème est particulièrement intéressant parce qu'il nous renseigne sur une forme d'action initiée par les élèves, et pas simplement une réaction à une sollicitation des enseignants. En posant des questions, les élèves adoptent un rôle actif dans l'interaction, ils 'prennent le contrôle' momentanément d'une activité et peuvent contribuer à la réorienter. Le fait de poser des questions permet d'obtenir de nouvelles informations, et ce faisant de développer de nouvelles connaissances. C'est un outil crucial pour apprendre.

Qu'est-ce qui vous frappe dans vos observations ?

J'ai observé des étudiants en dernière année de lycée et je suis surprise du faible nombre de questions qu'ils posent. La plupart des interventions sont de simples demandes de répétition ("vous avez dit quoi?") ou de clarification ("vous voulez dire X?") qui prennent place aussitôt après une question initiée par l'enseignant. Les questions vraiment spontanées restent rares.

Ce manque d'initiative se poursuit-il plus tard dans la vie?

En tant qu'enseignante au niveau Bachelor, j'ai remarqué que les étudiants posaient très peu de questions durant les séminaires universitaires, bien qu'on les encourage explicitement à le faire. Cela me paraît problématique, car s'ils se manifestaient, on aurait une meilleure idée de ce qu'ils ont compris ou pas. Peut-être que ce comportement résulte simplement d'habitudes prises au niveau secondaire où l'on valoriserait plutôt un comportement de « récepteurs » (écouter et prendre des notes). C'est ce que j'aimerais déterminer grâce à ma recherche, pour éventuellement aboutir à quelques propositions visant à encourager les élèves à adopter un rôle plus actif en classe. Et aussi plus tard dans la vie.

Quelles situations favoriseraient une telle participation?

Les enseignants pourraient proposer de préparer en petits groupes des questions à poser au reste de la classe. Ceci permettrait de dépasser d'éventuelles appréhensions liées au fait de paraître 'ignorant' par rapport aux autres. Plus généralement, j'ai remarqué que lorsqu'un élève pose une question à l'enseignant et que celui-ci n'y répond pas immédiatement, il arrive qu'un autre élève prenne l'initiative d'essayer d'y répondre. Ainsi, la mise en retrait volontaire de l'enseignant semble favoriser l'émergence d'échanges entre élèves. Les 'exposés' peuvent également encourager ce type d'échange, les élèves étant plus enclins à demander des explications à un de leurs pairs plutôt qu'au maître.

DÉVALORISATION SPONTANÉE

Lors d'un entretien d'embauche, les jeunes gens ont tendance à citer des aspects négatifs de leur cursus, sans que ceux-ci soient sollicités par le recruteur. C'est le principal constat de Paloma Corvalan, doctorante à l'Institut de psychologie du travail et des organisations (IPTO). Sous la direction du professeur Adrian Bangerter, la chercheuse analyse les interviews de jeunes candidats à une place d'apprentissage. Elle s'intéresse plus précisément aux récits personnels qui ponctuent ces entretiens à l'enjeu important.

« D'une manière générale, les jeunes gens diront spontanément 'Je suis bon en français, mais nul en maths' sans qu'on leur demande expressément de se prononcer sur ce deuxième point », explique Paloma Corvalan qui a passé au crible des interviews pour une place d'apprentissage, dix à ce jour.

Premier constat : les récits personnels surviennent facilement au cours des discussions, la plupart du temps sollicités par une question du recruteur. Vu l'absence d'expérience professionnelle de ces gens, ils sont plutôt brefs. Et ils ne tombent pas toujours bien à propos. A la demande : « Que pensez-vous de votre parcours scolaire ? », une personne a d'emblée mentionné qu'elle redoublait son année.

« Ces jeunes gens mettent d'office le doigt sur des situations d'échec, au lieu de donner simplement une impression générale sur leur parcours scolaire », note Paloma Corvalan. Répondant à un thème portant sur l'organisation du travail, une personne a tout de même relaté une expérience positive.

A QUI LE TOUR ?

Lever la main ou prendre spontanément la parole ? Une question d'âge, à en croire Cécile Petitjean. La linguiste a comparé le comportement des élèves du secondaire obligatoire, âgés de 13 à 14 ans, et ceux du secondaire post-obligatoire qui avaient entre 17 et 18 ans. Alors que chez les plus jeunes, une discipline stricte était requise – lever la main et attendre – sous peine de sombrer dans le brouhaha, leurs aînés arrivaient à s'exprimer à tour de rôle sans intervention de l'enseignant. Et sans chahut.

L'étude des tours de parole permet de voir la manière dont cette compétence évolue entre l'école obligatoire et post-obligatoire. Pour gérer son auditoire, l'enseignant du secondaire obligatoire dispose de deux types d'interventions : soit il désigne un élève particulier, soit il donne la parole à toute la classe. « Dans le premier cas, nous trouvons un cadre plutôt coopératif, observe Cécile Petitjean. L'élève sélectionné prend la parole et ses camarades, dans la plupart des cas, n'interviennent pas. Le second cas en revanche ouvre les portes à la compétition : tous les élèves veulent prendre la parole en même temps, de manière relativement désynchronisée. L'enseignant va jouer avec ces différents types d'interventions pour valoriser une manière coopérative de prendre la parole en classe, par exemple en levant la main. Le fait de lever la main permet à l'enfant de temporiser sa prise de parole et d'apprendre à attendre pour s'exprimer. »

Cet interventionnisme de l'enseignant s'estompe cependant au niveau de l'école post-obligatoire. « Les élèves se fient à des indices au niveau des regards et au déroulement du discours pour prendre leur tour sans interrompre celui d'un camarade ou du professeur. » Ces observations reflètent, s'agissant de la gestion des tours de parole, une adéquation entre les objectifs de l'école obligatoire et les attentes du post-obligatoire en Suisse romande.

LES DISCOURS DES ADOS

Les défauts du langage typiques de l'enfance – déformation des mots, erreurs grammaticales répétitives – se résorbent généralement autour des dix ans. Mais les enfants ayant eu ces problèmes ne sont pas toujours tirés d'affaire pour autant. En effet, les manifestations des troubles évoluant et les besoins en communication se diversifiant avec l'âge, des difficultés peuvent surgir à l'adolescence dans la formulation de discours. Ces jeunes auront des problèmes à communiquer non seulement avec des adultes, mais aussi avec des camarades du même âge.

« Cela devient particulièrement problématique quand il s'agit d'utiliser le langage pour négocier, indique Geneviève de Weck, professeure de logopédie. L'organisation d'un argumentaire, la capacité de s'adapter pour arriver à ses fins en distillant un contenu pertinent, tout cela exige un savoir-faire que nombre d'adolescents peinent à maîtriser, avec des répercussions négatives inévitables sur la formation et la vie professionnelle future de ces jeunes. »

Structurer un discours est également indispensable pour qui veut faire sa place au sein d'un groupe social. Se faire respecter par ses pairs passe par l'adoption d'un parler caractéristique qui inévitablement pénalise les jeunes éprouvant de la peine à s'exprimer. Dans le projet IC-You, les chercheurs emmenés par Geneviève de Weck filment des séances de logopédie, individuelles ou en groupe. Comprendre comment naissent les processus de négociation dans le discours, comment ces compétences évoluent durant la séance et dans quelle mesure les participants progressent, tels sont les principaux buts de cette étude. Les séances de plusieurs traitements individuels logopédiste-adolescent, ainsi que celles d'un groupe comprenant deux logopédistes et cinq adolescents ont déjà été filmées dans des institutions des cantons de Vaud et Genève. Au total, les chercheurs comptent rassembler une trentaine d'heures de séances à analyser.

Geneviève
de Weck



Dialogues analysés

Une quarantaine d'enfants de 4 à 7 ans et leurs mères ont participé à l'étude subventionnée par le Fonds national suisse et réalisée en collaboration avec l'Université de Paris 3 - Sorbonne Nouvelle. Dix-huit d'entre eux présentaient des troubles du développement du langage. Les enfants ont été filmés avec leur mère dans des situations familières (lecture d'un livre, jeu avec des figurines et des objets miniatures, jeux de société sous forme de devinettes).

Au total, les chercheurs ont passé au crible 57 heures d'enregistrement : analyse des phrases, des gestes et de leurs fonctions dans la communication, de la pertinence des interventions, de la façon de poser des questions et d'y répondre, ainsi que des formes d'aide des mères et des réactions des enfants à ces sollicitations. Selon la professeure de logopédie, l'originalité de l'approche réside dans le fait d'analyser à la fois la façon de s'exprimer de la mère et de l'enfant et de s'adapter l'un à l'autre.



DES HISTOIRES POUR TROUVER LES MOTS JUSTES

Raconter une histoire à son enfant, quoi de plus naturel, et même de fondamental pour l'apprentissage de la communication orale. C'est en effet durant cette activité que les parents prennent le plus souvent le temps de parler avec leur enfant et, ce faisant, de lui offrir des modèles de langage, comme l'atteste une étude récente¹ entreprise sous la direction de Geneviève de Weck, responsable du groupe *Acquisition, Interaction et Pathologie du langage*. La professeure de logopédie s'intéresse aux influences des interactions mère-enfant sur le développement du langage.

« Il y a un double intérêt dans les recherches de mon équipe, s'enthousiasme Geneviève de Weck. Il s'agit non seulement de mieux comprendre le développement langagier typique de l'enfant, mais aussi de le comparer avec celui de jeunes sujets présentant des difficultés en expression orale. » Ces troubles se caractérisent par un retard sérieux, d'un à deux ans au moins, dans la maîtrise du langage, avec des erreurs de prononciation, d'élocution, de syntaxe et d'organisation du discours. Mal soignés, ces déficits peuvent avoir des répercussions sur la lecture et l'écriture, d'où l'importance de consulter un spécialiste assez tôt, dès 2-3 ans parfois, au moment où les premiers signes de déficience apparaissent.

Les interactions adultes-enfants constituent le moteur principal de l'apprentissage du langage, car l'enfant a besoin avant tout de modèles. Tout naturellement, le choix s'est porté sur les relations entre mère et enfant. Principal constat : le langage est utilisé différemment suivant les activités auxquelles s'adonnent les protagonistes. La maman qui partage avec son enfant les

tâches quotidiennes, qui joue aux lego ou à la poupée, ou qui pratique des jeux de société, lui offre autant d'occasions de développer son expression orale.

Mais rien ne vaut le récit d'une histoire sous forme d'un dialogue au cours duquel la mère prend le temps de reformuler implicitement les phrases de l'enfant et corriger ainsi ses erreurs. Elle l'implique aussi davantage, en lui posant des questions sur la suite de l'histoire, en vérifiant ce qu'il en a retiré. Les mères dont les enfants présentaient des troubles du langage ont plus souvent que d'autres recours à la reformulation.

« Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette observation ne va pas forcément de soi, relève la spécialiste. Car les tentatives de reformulation s'estompent sitôt que des enfants distordent à tel point les mots qu'ils finissent par n'être même pas compris de leur entourage proche. C'est ce qui a fait dire à des logopédistes jusqu'à la fin du XX^e siècle que les mères d'enfants souffrant de problèmes langagiers importants reformulaient moins souvent. Aujourd'hui, grâce à des observations plus poussées de ces interactions mère-enfant, nous sommes en mesure d'affirmer le contraire. Car on ne peut tout de même pas constamment répondre à l'enfant : « Désolée, je ne te comprends pas ! ». Cela ne ferait qu'induire un blocage supplémentaire. »

Les approches thérapeutiques récentes préconisent l'intégration active des parents dans les séances de logopédie. L'objectif est d'améliorer l'adaptation réciproque de la mère à l'enfant, et de l'enfant à sa mère.

¹ *Les interactions mère-enfant dysphasique en situation logopédique.*

Projet FNS, 2006-2011. Requérante principale: G. de Weck, Université de Neuchâtel

NARRATION DÉBOUSSOLÉE

Certains troubles mentaux, comme la schizophrénie ou la maladie d'Alzheimer, engendrent des perturbations du discours qui suscitent l'intérêt de la professeure Marion Fossard, responsable du groupe *Langage, cognition et dysfonctionnement* de l'Université de Neuchâtel. Principale requérante d'une vaste recherche¹ qui démarre cet automne, elle entend contribuer au développement de méthodes diagnostiques et thérapeutiques pour évaluer, voire réhabiliter, les déficits en communication de nombreux patients, tels que les traumatisés crâniens, les victimes d'accidents vasculaires cérébraux ou les personnes souffrant de maladies neuro-dégénératives.

Tel Monsieur Jourdain découvrant qu'il fait de la prose au quotidien, un individu qui raconte une histoire adapte son discours à l'état de connaissances qu'il attribue à son interlocuteur. Cette aptitude à octroyer des états mentaux (des connaissances, des croyances, des intentions, etc.) à autrui est appelée « mentalisation ». Elle se manifeste notamment par le choix des pronoms et des articles (il, elle, une fille, le garçon, ce monsieur, etc.) qu'opère le narrateur au fil du récit.

« Ces marqueurs de référence ne sont pas utilisés au hasard, relève Marion Fossard. Ils changent en fonction de différents paramètres, dont la situation de communication, bien sûr, mais aussi de ce que l'on présume connaître de la personne en face, du savoir que l'on a partagé avec elle, dans la vie ou au fil de la conversation. » Imaginons un enfant qui raconte une scène: « Ah, tu sais, il y avait Eric, et Vincent aussi, et il l'a attaqué alors que l'autre il lui avait rien fait ! »... Difficile, si on n'était pas présent au moment des faits, de comprendre qui a fait quoi à qui ! Chez l'adulte, l'autisme ou la schizophrénie, ainsi que certains types de désordres démentiels, sont connus pour engen-

drer des troubles de mentalisation. Mais dans quelles proportions? C'est ce qui intéresse Marion Fossard.

Dans les expériences qu'elle propose, le sujet est invité à raconter une histoire illustrée sur une ligne de bande dessinée à un interlocuteur qui a devant les yeux des cases identiques, mais dans un ordre différent. Sur la base du récit qu'il entend, l'interlocuteur doit remettre les images dans l'ordre indiqué. L'expérience est reconduite plusieurs fois avec d'autres lignes de BD. Mais l'objectif scientifique de la professeure de logopédie est tout autre. Il s'agit d'évaluer la capacité du narrateur à attribuer des états mentaux à son interlocuteur à partir des marqueurs de référence laissés dans le récit.

Codes et raccourcis

Chez les personnes saines, le discours devient plus précis à chaque répétition. Le narrateur se réfère à des raccourcis, des codes, qu'il a pu mettre en place avec l'interlocuteur lors des essais précédents et qui permettent d'identifier plus rapidement l'image dont on parle. Chez les patients schizophrènes, en revanche, rien de tel. Le narrateur ne cherche pas à mettre en place des conventions avec l'interlocuteur. Il n'y a pas de progression dans les marqueurs de référence, le récit repart constamment sur les mêmes bases.

¹ *Discours et théorie de l'esprit : utilisation d'indices référentiels et prosodiques pour évaluer l'attribution de connaissances aux autres en situation d'interaction verbale*. Projet FNS, sept. 2012 - août 2015. Requérante principale : M. Fossard, Université de Neuchâtel <http://p3.snf.ch/project-140269>



Etude sur 150 personnes

Le projet d'étude qui débute en septembre avec le soutien du Fonds national suisse sera mené auprès d'un échantillon de 120 participants sains âgés de 19 à 89 ans, auxquels s'ajoutent 30 personnes présentant une démence type Alzheimer. L'approche est d'autant plus originale que l'analyse ne se limitera pas aux mots employés, mais s'intéressera aussi à la musicalité du discours. L'accentuation de certains mots, l'intonation, les variations de tonalité jouent également un rôle dans les processus de mentalisation que les scientifiques auront à cœur de préciser.

*« Pourquoi les récits des sujets affectés par
des pathologies mentales s'écartent-ils des réponses
conventionnelles des personnes saines ?
Dans ce projet, notre analyse ne se limitera pas
aux mots employés, mais s'intéressera aussi
à la musicalité du discours »*

Marion Fossard

« HALLO! VOULEZ VOUS LUNCHER AVEC MOI HÜT ? »*

On savait les SMS générateurs d'orthographe inventive et simplifiée. Mais là n'est pas leur seule originalité. Les textos sont truffés d'emprunts aux langues étrangères, ce qui est surprenant dans le contexte suisse formé d'une juxtaposition de régions unilingues. C'est l'une des tendances qui ressort d'une recherche sur les SMS et le plurilinguisme entreprise dans le cadre d'un projet national ¹ par la professeure de linguistique et vice-rectrice de l'Université de Neuchâtel, Simona Pekarek Doehler, en collaboration avec le doctorant Etienne Morel, assistant au Centre de linguistique appliquée.

Le cas de la Suisse en matière de plurilinguisme est particulier. Dans la plupart des régions du monde (pays arabes, Inde, Afrique), les citoyens scolarisés sont souvent plurilingues. Ils maîtrisent le parler local de leur région et au moins une langue vernaculaire apprise à l'école. « La Suisse est en revanche régie par le principe de territorialité. Les régions sont – à peu d'exceptions près – majoritairement unilingues. Nous pouvons en déduire que les messages SMS recueillis en Suisse n'ont pour la plupart pas été produits par des personnes appartenant à une communauté bi- ou plurilingue – bien que cela ne soit pas formellement exclu.

Enrichir un texto d'expressions étrangères exprime avant tout une fonction de démarcation. Par ce biais, l'auteur met en relief des actions qui servent à établir ou à terminer une communication (salutations, excuses, vœux) ou à

formuler des témoignages d'affection. A chaque langue, sa spécificité. Sans surprise, l'anglais arrive en tête des mots étrangers utilisés dans les SMS helvétiques, indépendamment de la langue de base de la rédaction (français ou allemand). On y a recours souvent lors de salutations (hey, hello, hi) ou pour des aspects pratiques évidents. Ecrire 'now' ou 'today' au lieu de 'maintenant' ou 'aujourd'hui', cela fait une économie appréciable de temps de rédaction.

Ce qui surprend également la chercheuse, c'est la virtuosité avec laquelle les auteurs jonglent avec une forme d'expression qui s'affranchit des frontières linguistiques. On découvre un plurilinguisme propre au monde des SMS. « On connaissait ce phénomène au niveau oral chez les bilingues, commente Simona Pekarek Doehler. Lorsque deux bilingues dialoguent face à face dans leur langue d'origine, il est fréquent que des mots ou des expressions de leur langue d'adoption s'immiscent dans la conversation. Que l'on retrouve une pratique semblable au niveau de l'écrit et ce dans un contexte en principe unilingue est nouveau. »

¹ *SMS communication in Switzerland: Facets of linguistic variation in a multilingual country.* Projet Sinergia, FNS, oct. 2011 – fév. 2014. Requérante principale: E. Stark, Université de Zurich

*« Bonjour ! Voulez-vous déjeuner avec moi aujourd'hui ? »

24'000 messages pour la science

La Suisse a rejoint l'initiative européenne *SMS4science* fin 2009 en invitant ses citoyens à « faire don de leurs SMS à la science » via un appel et un concours. Elle a récolté près de 24'000 messages, dont 4500 avaient pour langue de base le français. L'analyse de ceux-ci est coordonnée par Marie-José Béguelin et Simona Pekarek Doehler de l'Université de Neuchâtel.

En savoir plus :

Projet national : www.sms4science.ch

Projet européen : www.sms4science.org

Les Anciens déjà...

L'économie de signes inhérente à l'écriture SMS incite au raccourci, d'où une instabilité graphique que certains ont pu juger inquiétante... Marie-José Béguelin, professeure de linguistique française, a cependant observé que les jeunes adeptes de SMS savaient adapter la forme de leur message en fonction du destinataire. Elle a aussi montré que les rédacteurs de SMS, bien souvent, ne faisaient que remettre au goût du jour de vieux procédés graphiques déjà attestés dans les systèmes d'écriture de l'antiquité, telles le syllabaire mycénien ou l'écriture grecque alphabétique. Au bénéfice d'une bourse FNS de candidat au doctorat, Alexander Guryev a pour sa part entrepris l'étude des phrases interrogatives figurant dans le corpus suisse de SMS rédigés en français. Son objectif ? Tenter de cerner les facteurs qui déterminent le choix d'une variante possible (*peux-tu venir ? tu peux venir ? est-ce que tu peux venir ?*).



Symposium sur IC-You

Un projet *Sinergia* du FNS

1^{er} octobre 2012

Présentation du projet IC-You qui étudie le rôle des compétences d'interaction dans la trajectoire de vie des adolescents. Cet événement sera l'occasion de mettre en lumière le caractère interdisciplinaire de ce projet lancé en janvier 2012, qui associe la psychologie du travail, les sciences du langage, les sciences de l'éducation et la sociologie.

Outre la présentation des travaux des différentes équipes, on pourra découvrir un des domaines de recherche traités au travers de la conférence d'Adrian Bangerter, professeur à l'Institut de psychologie du travail et des organisations de l'Université de Neuchâtel. Son intervention portera sur les entretiens de recrutement.

L'intérêt de cette journée sera par ailleurs de discuter avec des conférenciers invités qui travaillent sur des thématiques proches d'IC-You mais avec une perspective différente. C'est dans cette optique que s'exprimera Fabrice Clément, professeur au sein de la Chaire des sciences de l'information et de la communication et co-directeur du Centre de sciences cognitives de l'Université de Neuchâtel.

En savoir plus : www.unine.ch/ic-you

12^e Colloque de logopédie : la parole reprise

16-17 novembre 2012

Reprendre son propre discours ou le discours de son interlocuteur est une tâche essentielle pour assurer le déroulement cohérent d'une conversation. Plusieurs auteurs attestent le rôle crucial que ce phénomène joue dans l'acquisition du langage et en tant que stratégie thérapeutique en milieu clinique. Le but de ce colloque est d'approfondir les connaissances sur ces mécanismes qui accompagnent l'être humain dès la prime enfance jusqu'au troisième âge.

Renseignements et inscriptions : www2.unine.ch/logopedie/colloque_2012